

LA

MASCARADE

ABONNEMENTS

LYON

Un an. . . 8 fr.
Six mois. 4 fr.

LES ANNONCES
SONT REÇUES

Chez M. V. FOURNIER
14, rue Colbert

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS

Un an. . . 10 fr.
Six mois. 5 fr.

ÉTRANGER

Un an. . . 12 fr.

POUR LES ABONNEMENTS

S'adresser à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

BONIMENT

Le « mouvement préfectoral » qui vient de faire valet de droite à gauche, de haut en bas et de bas en haut, cinq ou six de ces fonctionnaires, à remis de nouveau sur le tapis de la discussion les deux grands mots ennemis de « conservateur » et de « révolutionnaire. »

Le nouveau préfet de Marseille, M. Limbourg, serait un conservateur, mais le préfet du Rhône, M. Cantonnet, est un révolutionnaire, — par la raison qu'il date du 4 septembre.

Il s'ensuit, que conservateurs et révolutionnaires satisfaits d'un côté et mécontents de l'autre, représentent assez exactement la caricature du bonhomme dont la moitié de la figure éclate de rire, pendant que l'autre fond en larmes.

Cette double situation a donné lieu depuis huit jours à des luttes ardentes et à des discussions enflammées qui toutes peuvent se résumer en ces quelques mots :

— Vous conservateurs, vous êtes des crétiens.

— Vous révolutionnaires, vous êtes des bandits.

Après quoi chacun rentre chez soi, en chanté d'avoir dit carrément son fait à son contradicteur, — et la politique a fait un pas énorme.

Quant à savoir exactement ce que c'est qu'un conservateur, ce que c'est qu'un révolutionnaire, les polémistes les plus acharnés seraient probablement fort embarrassés de le dire, et de l'expliquer d'une façon compréhensible.

C'est malheureusement le cas le plus commun des discussions politiques où on se jette des adjectifs à la tête sans connaître seulement leur signification, absolument comme ces deux crocheteurs qui se gourmaient de coups de poing pour s'être traités mutuellement « d'architectes. »

Ces substantifs tout faits, ces épithètes déterminées, ces express ons génériques dans lesquels on se classe, on se parque, on s'étiquette par catégories d'opinions, à l'instar d'un troupeau de moutons, — sont bien la chose la plus sotte, la plus ridicule, la plus idiote, de toutes les choses sottes, ridicules et idiotes que renferme la politique, — parce qu'il en résulte les plus déplorables de toutes les querelles, — les querelles de mots : querelles acharnées, interminables, indéfinies, attendu qu'on ne s'entend et qu'on ne se comprend ni l'un ni l'autre.

Figurez vous deux individus s'injuriant l'un en chinois l'autre en allemand. Ne voyons nous pas journellement des républicains également convaincus se sauter à la figure parce que celui-ci se qualifie de libéral et celui-là de radical, — alors qu'un républicain sincère ne saurait exister sans être à la fois libéral et radical ?

Et le spectacle que nous donnent en ce moment même des hommes intelligents se fusillant des plus gros mots du dictionnaire, sous prétexte de « conservateurs et de révolutionnaires », n'est-il pas de la pure niaiserie, lorsque le simple bon sens indique que l'une et l'autre de ces opinions prise dans son sens absolu vous conduit directement à l'absurde.

Conservateur — qui conserve, — ré-

volutionnaire — qui révolutionne,

Et après ?

Les conservateurs conserveront-ils tout et toujours ? Conserveront-ils n'importe quoi pourvu que ce n'importe quoi existe ?

Et si ce n'importe quoi est mauvais, et si ce n'importe quoi est vicieux, et si ce n'importe quoi est nuisible, pernicieux et détestable ?

Il faudra le garder, le conserver quand même !

Les révolutionnaires passeront-ils leur vie à changer, à révolutionner, à bouleverser, même ce qui est bon, même ce qui est juste, même ce qui est utile ?

Sans doute il y a eu, sans doute il existe encore des ces révolutionnaires et de ces conservateurs.

Ces conservateurs c'étaient les nobles de l'ancien régime trouvant bon que les paysans mangeassent l'herbe de leurs champs comme il est dit dans la Bruyère ; ces conservateurs c'étaient les émigrés de 89 engagés dans l'armée Prussienne, ces conservateurs c'étaient les auteurs des ordonnances de 1830, et les souteneurs de la politique du Deux Décembre ; ces conservateurs on les trouve encore à l'Assemblée nationale, assis sur le banc de M. Dahirel, de M. Gavardie et du baron Chaurand ;

Ces révolutionnaires c'était Marat, demandant deux cent soixante-dix mille têtes ; ces révolutionnaires ils existent toujours dans la peau du démagogue fayard Félix Pyat, du galopin Jules Vallès et des crapuleux rédacteurs du *Père Duchêne* écrivant : « Les otages ne sont pas encore fusillés. Il paraît que la Commune ne comprend pas les grands

« principes révolutionnaires !

Mais de ces révolutionnaires ci, de ces conservateurs là, quel est l'homme sensé, quel est l'homme honnête qui voudrait en être ?

C'est cependant dans l'une ou dans l'autre de ces catégories extrêmes, dans l'une ou l'autre de ces petites maisons qu'on se loge inévitablement avec les mots de conservateurs et de révolutionnaires.

Aussi serait ce une chose utile, nécessaire et opportune de s'expliquer une fois pour toutes sur le vide, le creux et la fausseté de ces vocables retentissants et sonores dont le bruit étourdit les niais.

A moins de se confiner dans une immobilité volontaire, de se boucher les yeux avec un bandeau, de se résoudre à une ankylose inévitable, à une ossification certaine, de se vouer en un mot à l'aveuglement et à la paralysie, il est impossible d'être conservateur sans être en même temps révolutionnaire, car chaque fois que vous changez une institution ancienne contre une institution nouvelle, chaque fois que vous consacrez un progrès à l'encontre d'une routine, vous faites acte de révolution, vous êtes révolutionnaire.

Or, où voyez-vous de grâce qu'il y ait dans ces agissements de quoi être traité de coquin et de bandit ?

Quant aux révolutionnaires, il faut forcément qu'ils soient conservateurs à peine de tomber dans l'épilepsie politique et dans la rage destructive : deux affections dangereuses dont le traitement naturel est une camisole de force.

Voici une mauvaise loi, — je l'abroge et

FEUILLETON DE LA MASCARADE

LE 15 AOUT EN CHAMBRE

Les fidèles ont voulu le célébrer quand même ! Héroïsme d'autant plus remarquable que tout leur manquait pour cela : les places publiques pour les illuminations, l'armée pour la revue, les grands corps de l'Etat pour les compliments d'usage, les brailards à gages pour l'enthousiasme, et jusqu'à Godillot lui-même devenu républicain !

Mais les vrais dévouements ne s'arrêtent pas à de semblables vtilités, et le propre des grands cœurs est de surmonter tous les obstacles.

La tyrannie républicaine ne permettait pas aux réjouissances du 15 août de s'épanouir publiquement, de s'étaler en plein soleil, — il fut décidé que ces réjouissances auraient lieu en chambre et qu'un salon du café de la Paix remplacerait les villes et les campagnes empêchées.

Quant au reste, l'ardeur et la bonne volonté des amis de l'exil devaient suppléer à tout, comme on va le voir.

Préparatifs

M. Galloni d'Istria, le financier de la bande, avait bien voulu se charger des préparatifs et de l'organisation générale.

Dès la veille on l'avait vu arpenter d'un pas fiévreux les rues et les boulevards, s'arrêtant tantôt chez un épicier, tantôt chez un artificier, tantôt dans une boutique de verroterie.

Le 14 août, entre onze heures et minuit, un

membre de la commission de permanence l'avait même rencontré au coin du boulevard des Capucines, emportant sous son bras plusieurs paquets de bougie, ce qui lui avait suggéré cette réflexion naturelle : Voilà un gaillard qui prépare un mauvais coup !

En quoi il ne se trompait pas.

Toute la nuit, en effet, les consommateurs des salles basses du Grand café furent troublés par un bruit insolite à l'étage supérieur. Des allées, des venues, des coups de marteaux, un brouhaha de voix, des meubles remués avec fracas..., cela dura sans discontinuer jusqu'à huit heures du matin.

A ce moment, la salle destinée à la cérémonie présentait un aspect féérique.

Le plafond vulgaire avait été transformé en plafond lumineux, grâce à des girandoles de verres de couleur qui se croisaient en méandres capricieux ; toutes les armoires étaient garnies de bougies, des dix à la livre, et dans les encoignures, un ingénieux arrangement d'artifices devait figurer les initiales Augustes.

Au milieu, en face de la porte d'entrée, un large faucon en velours rouge, surmonté de drapeaux tricolores disposés en éventail, dont les plis enveloppaient un aigle de carton.

Enfin, tout autour de la pièce et fixés contre la muraille, une série de panneaux peints à la détrempe qui rappelaient avec un rare bonheur les grands actes et les devises célèbres du second empire :

Je suis sorti de la légalité pour rentrer dans le droit : — Un coin du boulevard Montmartre jonché de gens fusillés, et dans le fond un vaisseau voguant à pleines voiles pour Cayenne.

L'empire c'est la paix : un horizon de fumée et de sang avec ces mots en guirlande : *Guerre de Crimée, guerre d'Italie, guerre de Chine, guerre du Mexique, guerre de Prusse.*

L'ordre j'en réponds : — Une bande de gamins en blouses blanches, poursuivis par des casse-têtes.

Puis comme bouquet : *Sedan*. Napoléon III offre son épée au roi de Prusse et prononce ces paroles qui lui sortent de la bouche, sur un ruban de papier, comme dans les vignettes de rébus : *Pour épargner le sang de mes sujets !*

Il suffira de cette description sommaire pour donner une idée de l'art, de l'habileté, du bon goût et de l'esprit d'à-propos qui avaient présidé à la décoration.

Aussi, les invités ou plutôt les auteurs de la manifestation ne purent-ils retenir un cri d'admiration à la vue de toutes ces merveilles... mais il leur était réservé bien d'autres surprises.

Composition du public

Le rendez-vous était fixé à neuf heures du matin.

Chacun fut exact, comme s'il s'était agi de toucher des appointements.

Les organisateurs avaient tenu à ce que toutes les classes de la société fussent représentées dans cette assemblée d'élite et nous devons dire qu'on y trouvait mêlées à différentes doses : la politique, l'armée, la noblesse, la magistrature, l'administration, la littérature et la presse, comme on peut s'en convaincre par la nomenclature suivante :

Politique. — Les députés Rouher, Gavini, Haenigens, Galloni d'Istria, Abbatiucci, Magne.

Les ex-députés Dugué de la Fauconnerie, Jérôme David et Cassagnac père.

Armée. — Le maréchal Leclercq, le maréchal Canrobert, le général Pankov, le général Fleury, le maréchal Bazine qui pour cette circonstance exceptionnelle et grâce à de hautes protections

avait obtenu de sortir vingt-quatre heures de sa prison de campagne.

Noblesse. — Un peu maigre cette partie de l'assistance : le duc de Morny, le duc de Persigny, tous ces grands noms n'étaient plus, il ne restait que le petit duc de Mouchy.

Magistrature. — Le premier président Devienne, le premier président Duval, père de Raoul, le conseiller Delesvaux et une demi-douzaine d'autres membres zélés des commissions mixtes.

Administration. — Les ex-préfets Chevreau, Levert et Janvier de la Motte.

Littérature. — Les académiciens Camille Doucet et Octave Feuillet.

Poésie. — Le barde Belmontet.

Presse. — MM. Clément Oudonnois de l'Ordre, Paul de Cassagnac du Pays, Jules Richard du Gaulois, Villermessant et Viti du Figaro, H. de Péne et J.-J. Weiss de Paris-Journal.

Soit en tout une quarantaine de manifestants.

Oa avait bien songé à inviter quelques dames, mais après beaucoup de recherches, il avait été impossible d'en découvrir cinq ou six de suffisamment convenables dans le personnel connu.

Réjouissances

A neuf heures trente-cinq minutes la réunion était au grand complet.

M. Galloni d'Istria s'écria :

— Que la fête commence !

Aussitôt une détonation formidable ébranla les vitres ; M. Paul de Cassagnac venait de mettre le feu à un pétard qu'il brandissait triomphalement.

Cette salve d'artillerie fut suivie des cris répétés de Vive l'empereur ! dont l'ensemble rappelait les beaux jours du Sénat.

A peine la fumée de la poudre fut-elle dissipée

J'en mets une autre à la place : — Je suis révolutionnaire.

Ma nouvelle loi étant bonne, je la garde : — je deviens conservateur.

Quoi de plus simple, de plus naturel et de plus clair ?

Il est donc bien évident, répétons-le, que « conservateur et révolutionnaire », pris dans le sens absolu, constituent une absurdité politique qui doit conduire ses partisans à l'hospice des Quinze-Vingts ou à Charenton.

Au lieu de former les deux termes opposés d'un problème, les deux pistons d'une machine dont l'un chasse l'autre, l'opinion conservatrice et l'opinion révolutionnaire devraient s'unir, s'associer dans un mouvement commun, dans une action solidaire, dans une marche réglée et parallèle, et si l'on tient absolument aux qualifications techniques, devenir le seul système soutenable aux yeux de la logique et de la saine raison, — le système : — *conservateur révolutionnaire, ou révolutionnaire conservateur*, comme il vous plaira.

C'est là le terrain neutre sur lequel devraient se donner rendez-vous tous les gens qui pensent juste et qui voient net, tous les hommes que n'enslève pas l'esprit de parti et qui forment, n'en doutez pas, la vraie majorité de la nation.

Pour bruyants et tapageurs qu'ils se montrent, les extrêmes de gauche et les extrêmes de droite, ne sont qu'une minorité, une minorité tellement minime qu'en ne trouverait peut-être pas trois cents légionnaires convaincus dans toute la France, en dehors des cent cinquante qui sont le plus cocasse ornement du théâtre de Versailles.

Il ne manque donc qu'une chose à cette vraie majorité de la nation, c'est d'avoir conscience d'elle-même, c'est de sortir de sa torpeur, c'est de ne pas écouter et suivre à la pste les brailards qui battent l'eau avec des lattes pour effrayer les grenouilles, c'est de ne pas se diviser, se disputer, s'injurier avec des mots inexpliqués, c'est de comprendre enfin cette vérité élémentaire que les conservateurs intelligents peuvent se jeter sans crainte dans les bras des révolutionnaires honnêtes...

Et que de cet embrassement il sortira non pas une République conservatrice, qui ne conserve que des institutions monarchiques,

Non pas une République révolutionnaire qui bouleverse les institutions libérales au profit de ce monarchisme déguisé qui se nomme le jacobinisme.

Mais une République à la fois conservatrice et révolutionnaire, conservatrice

pour les bonnes choses, révolutionnaire pour les mauvaises,

Ou plutôt la République tout court, la République sans phrases.

Jacques BARBIER

« Avant d'entrer dans son repos, » — suivant le nouveau style académique, M. Saint-Marc Girardin a écrit à M. Marius Topin, du *Courrier de France*, une lettre plus que singulière dans laquelle on lit cette phrase étonnante :

« La Gauche, vous l'avez admirablement dit, n'était pas encore dupe, elle était encore à DUPER. LE TOUR FAIT, M. Thiers est revenu à ses bons et naturels sentiments et à ses véritables alliés. »

Dupe, à duper, faire le tour !

Que signifient ce langage et ces expressions ?

Le Centre-Droit considère-t-il l'Assemblée nationale comme un tripot où on fait sauter la coupe et où on retourne le Roy ?

Bigarrures

Il est dit qu'en France on ne se taira jamais. On croyait en avoir fini avec les discours, grâce aux vacances parlementaires. Crac, voilà les distributions de prix qui arrivent à la rescousse, et les harangues qui coulent à pleins bords du haut des estrades universitaires.

Quelques orateurs même vont jusqu'à prononcer des discours latins ! Comme si le français ne suffisait pas.

La salive, voilà une matière première qu'on aurait dû imposer depuis longtemps !

Mais comment obtenir jamais cela dans nos assemblées de bavards inutiles.

Dans tous les cas, si vous voulez voir un homme heureux pour le quart d'heure, allez frapper à la porte de M. Jules Simon.

Certain de n'être pas interrompu par les rires ironiques de la Droite, ni découragé par le silence glacial de la Gauche, le ministre de l'Instruction publique nage à pleines eaux dans les flots d'une éloquence qui envahit les colonnes de l'Officiel.

Discours au Conservatoire, discours à la Sorbonne : Jeunes élèves par ci, jeunes élèves par là...

Ah quel plaisir d'être ministre...

Surtout lorsque chaque phrase, chaque période, chaque point d'orgue oratoire sont salués par les applaudissements d'une jeunesse dont l'enthousiasme facile est surexcité par la joie de partir en vacances.

Et pourtant, malgré ces approbations bruyantes, ces applaudissements « répétés » que d'erreurs, que d'aberrations profondes, que d'appréciations bizarres et singulières dans les harangues du grand-maitre de l'Université !

M. Jules Simon est l'ennemi des novateurs, il veut qu'on continue à apprendre dix années durant aux jeunes élèves :

Le latin qu'ils sauront peu ;

un charme de moins à la cérémonie.

Quand arriva l'heure de la distribution de secours aux indigents, cette formalité indispensable des réjouissances publiques, un mouvement instinctif poussa tout le monde vers la caisse où trônait l'ex-ministre Magne en sa qualité de financier émérite.

Malgré sa personne volumineuse, M. Rouher arriva le premier ; il avait pris les devants.

— Prenez pitié d'un malheureux, dit-il, privé de ses appointements depuis près de deux ans.

M. Magne. — Hein, malheureux ! on vous disait riche ?

M. Rouher. — Moi, riche ! Quelques champs de cailloux en Auvergne, du côté de ma femme. Voilà tout.

M. Magne. — Et cela ne vous suffit pas pour vivre ?

M. Rouher. — Impossible. Du reste, cela suffirait-il, que je suis de l'école de Dupin l'aîné : un fonctionnaire ne doit jamais vivre sur ses revenus personnels.

M. Magne. — Allons, voilà 3 fr. 50.

M. Rouher. — C'est peu, mais enfin le dévouement ne connaît pas de prix.

M. Magne. — Le second ?

M. Jérôme David. — Si l'on plaisait de remettre quelques argent à un pauvre diable ?

M. Magne. — Pauvre diable ! Mais n'est-ce pas à vous que ces trente mille francs pour l'achat d'un mobilier ?

Jérôme David. — Sans doute, seulement considérez que depuis deux ans, je n'ai pas reçu un maravedi.

M. Magne. — Voilà cinquante sous !

Jérôme David. — Cinquante sous ! Les temps sont durs !

Granier de Cassagnac. — Ne donnez pas tout,

Le grec qu'ils ne sauront pas du tout.

Il trouve bon, juste et logique qu'un jeune homme sortant du collège puisse traduire péniblement une page de Tacite à coups de dictionnaire latin-français, mais ne sache demander à manger ni en anglais, ni en allemand ni en italien !

Il lui paraît tout simple qu'on s'obstine à faire entrer dans le cerveau des collégiens, des langues qui ne se parlent plus, des langues mortes, au préjudice des langues qui se parlent, des langues vivantes.

Certes, nous sommes loin de dédaigner les œuvres de génie de l'Antiquité.

Les poèmes d'Homère valent largement ceux de M. Belmontet ; on pourrait trouver parmi nos auteurs dramatiques plus mauvais que Sophocle et Aristophane n'était point un sot, — tant s'en faut.

Donc, qu'on apprenne aux jeunes élèves à apprécier, à admirer les séductions, les charmes, le talent de ces grands esprits, rien de mieux.

Mais n'existe-t-il pas un juste milieu entre cette étude et l'acharnement qu'on apporte à bourrer les cervelles de ces enfants de racines grecques et de verbes irréguliers, acharnement qui aboutit, nous le redisons, à l'inutilité d'abord, à l'ignorance ensuite.

Cela n'est ni une exagération ni un paradoxe. Ainsi, M. Jules Simon lui qui parle, M. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, M. Jules Simon qui a passé non-seulement sa jeunesse, mais son âge mûr dans l'étude des lettres, qui a fait publier un ouvrage sur le *Timée* de Platon, M. Jules Simon serait-il capable de soutenir vingt minutes de conversation avec le même Platon ou avec son maître Socrate, si ces deux philosophes venaient lui rendre visite ?

Evidemment non.

Cet exemple nous dispense de tous autres commentaires.

Et notez que pendant que les élèves de seconde et de rhétorique pâlisent sur Euripide, on les tient dans une ignorance crasse, je ne dis pas des littérateurs contemporains, mais des grands écrivains et des grands poètes modernes qui n'ont pas eu l'heureuse veine de demeurer à Athènes ou à Rome.

Je m'adresse à tous les bacheliers, et la main sur le cœur, quand ils ont eu leur diplôme en poche, connaissent-ils un trait de mot des œuvres de Schiller, de Goethe, de Milton, de Shakespeare ou de Byron ?

Pourtant ceux là non plus ne sont pas les premiers venus, et il ne serait pas mal qu'un jeune homme qui « a fait ses classes » les connaît au moins de réputation.

En résumé, que ressort-il du discours de M. Jules Simon ?

Il en ressort que tout est bien dans l'Université, du moment que M. Jules Simon est ministre de l'Instruction publique.

Il en ressort la confirmation, la confirmation de cette grosse erreur que l'Instruction classique actuelle, avec ses prodigalités de grec et de latin, et ses économies de français et d'études modernes, que cette instruction classique mène à tout, — suivant l'expression consacrée, — alors qu'elle ne mène à rien.

Nous soutenons qu'un jeune homme de dix-huit ans, obligé de gagner personnellement sa vie sortant du collège sans autre fortune qu'un diplôme de bachelier ès-lettres, arrive ignorant et désarmé dans la société, comme s'il avait les mains liées derrière le dos.

Nous soutenons que cette instruction qui

sacrébleu, qu'il reste au moins quelque chose pour moi !

M. Magne. — Auriez-vous déjà dépensé les cent soixante-cinq mille francs que les fonds secrets...

Granier de Cassagnac. — Dépensés ! Croyez-vous qu'on entretienne le *Pays*, journal de l'empire, avec des coquilles de noix ? Une feuille qui tire à 1,500 exemplaires, y compris les services. Nous pouvons le dire entre nous, mais vous savez bien que le journalisme bonapartiste ne nourrit pas son homme...

Clément Duvernois. — C'est tellement vrai que vous voudrez bien ne pas m'oublier non plus.

M. Magne. — Je croyais que l'Ordre faisait ses frais ?

Clément Duvernois. — Faire ses frais à deux sous, quand on n'a plus de papier timbré à revendre comme au bon temps ! Vous voulez rire !

N'est-ce pas Tarbé ?

M. Edmond Tarbé. — A qui le dites-vous ?

M. Magne. — Je pense bien que vous n'allez rien demander pour le *Gaulois*, celui-là gagne de l'argent, mазette !

M. Edmond Tarbé. — De l'argent, et ma suspension de deux mois ! Pour quoi la comptez-vous ? En outre, l'abonné blesse maintenant d'une façon effrayante.

M. de Villemessant. — Tellement que c'est à peine si les numéros à sensation parviennent à le réveiller...

M. Magne. — Quant à vous, mon compère, nous vous connaissons, et vous ne me ferez pas avaler votre indigence...

M. de Villemessant. — Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma famille.

Et puis, il me semble que le procès Trochu m'a coûté assez cher pour qu'on m'indemnite un peu.

M. Magne. — Bah, vous vous êtes largement rattrapé sur la vente.

« peut le mener à tout » ne le mènera, dans l'infortuné, qu'à donner des leçons à trente sous le cachet ou à se faire pion dans un lycée.

Tout n'est donc pas si bien que voudrait nous le faire croire Jules Simon Pangloss, et le dernier mot n'est pas dit, espérons-le, sur les réformes de l'Université.

Pendant que les ministres parlent, les députés écrivent.

Chacun envoie à ses électeurs sa petite circulaire pour expliquer *que, si, pourquoi, comment*, etc.

Il en est de ces justifications parlementaires comme des brochures interminables de nos généraux vaincus.

Les victoires n'ont pas besoin de s'expliquer, les réformes pratiques et les actes utiles n'ont pas besoin de tant de commentaires.

Nous avons beaucoup médité du Conseil d'Etat. Raison de plus pour lui rendre les honneurs qui lui sont dus.

A peine constitué, le Conseil d'Etat vient de prendre une délibération annulant un arrêté de M. Guignes de Champvans, préfet du Gard.

A la bonne heure, voilà de la bonne besogne. Nous ne connaissons pas l'arrêté en question, mais étant donné le préfet, pour sûr ledit arrêté devait être déplorable.

Du reste, tout ce qu'on annulera de M. Guignes de Champvans ne peut être qu'une excellente affaire pour ses administrés, et le jour où on l'annulera lui-même, la fontaine de Nîmes en versera des larmes de joie.

Pendant que nous sommes en veine de compliments, signalons encore un acte honorable, au point de vue politique, d'un député de l'extrême droite, M. de Balleroy, du Calvados.

Ce député vient de mourir.

ZÈDE.

MONSIEUR CANTONNET.

— Bonjour, M. Cantonnet !

Vous arrivez de Perpignan par le coche, M. Cantonnet, c'est-à-dire par le dernier train.

Avant votre nomination à la Préfecture du Rhône, on vous connaissait peu, M. Cantonnet ; les Pyrénées-Orientales sont loin de chez nous et votre administration n'avait pas fait grand bruit, — ce qui ne signifie pas qu'elle ait été mauvaise, — au contraire.

Mais à peine votre nom a-t-il paru à l'Officiel, M. Cantonnet, que ce nom un peu bizarre a frappé les imaginations, et chacun s'est demandé : Qu'est-ce que M. Cantonnet ?

Aussitôt, les *Guides-Joanne* de la politique ont répondu : — « Cantonnet, ancien avoué à Cosne (Nièvre), 5,000 habitants, préfet du 4 septembre. »

Cette date du 4 septembre vous a beaucoup nui, M. Cantonnet, ne vous le dissimu-

M. de Pène. — Parbleu ! Est-ce que je vous demandais quelque chose moi, si j'avais eu une de ces veines là. Mais, pas moyen. Pourtant, ce n'est ni le zèle de ses réacteurs, ni les fausses nouvelles qui mènent à Paris-Journal.

M. Magne. — C'est une justice à vous rendre.

M. de Pène. — Alors, donnez moi un peu de monnaie, de grâce. Mes journaux passent leur vie en liquidation forcée.

M. de Saint-Valry. — Rappelez-vous que je suis la Patrie, et que la Patrie est pauvre !

M. Léonce Dupont. — Songez au Constitutionnel et à l'ombre de Limayrac.

M. Vitu. — J'en étais aussi !

M. Magne. — Jamais je n'aurai assez d'argent pour donner à tout ce monde. Voilà ce qui me reste : deux poignées de gros sous à tire-cheveux !

La revue.

Le maréchal Lebœuf s'en était chargé.

Elle devait être splendide.

— Vous verrez ça, avait-il dit confidentiellement au général Fleury, il ne manquera à mes soldats ni un bouton de guêtre, ni une visière de casquette.

A l'heure dite, on ouvrit à deux battants la porte du salon pour le défilé.

Le mannequin représentant Napoléon III était immobile sur son trône. Au pied, les officiers supérieurs, l'épée au poing, attendaient silencieusement.

— En avant, arrêchez ! cria le maréchal Lebœuf d'une voix de stentor.

Personne ne parut !

— Redoublez votre commandement, maréchal, ils n'ont rien entendu.

Le major général cria de nouveau.

Personne encore !

qu'un spectacle inattendu se présentait aux yeux stupéfaits des assistants.

Le fantôme en velours rouge représentant le trône de France, ce fantôme était occupé par un personnage en costume de général de division.

D'un coup d'œil ils le reconnurent : c'était Lui ! Lui avec sa figure impassible, ses yeux morts, ses moustaches cirées et sa barbiche.

Il n'y eut qu'un élan parmi tous les fidèles pour se précipiter vers le maître, une boucoulade irrésistible dans laquelle le ventre de M. Rouher reçut un renflement terrible...

Mais d'un simple mot, le maître des cérémonies Galloni d'Istria arrêta cette ardeur et cet enthousiasme : — Calmez-vous, messieurs, il est en bois !

Et comme preuve, il frappa irrévérencieusement de son doigt recourbé la tête de l'idole qui sonna creux.

J'ai pensé, ajoute l'ingénieux député, que la fête ne serait pas complète si nous n'avions sous les yeux l'image de Celui que nous aimons, et je l'ai fait confectionner aussi exactement que possible par un habile ouvrier.

Ce sera là, messieurs, une des grosses dépenses de notre fête, quoique je sois allié à l'économie, puisque j'ai refusé de donner trente-cinq francs pour lui faire remuer les bras, mais nous ne regretterons certainement pas l'argent que nous coûte cet auguste mannequin qui du reste est construit assez solidement pour servir plusieurs fois.

Cette petite explication fut acceptée avec un murmure approbateur et on passa à d'autres exercices.

Secours aux indigents.

L'insuffisance du personnel qui faisait le 15 août, obligait naturellement ces messieurs à être à la fois acteurs et spectateurs : — mais cela n'ajoutait pas

Iez pas, dans l'esprit de pas mal de gens, et une foule de journaux bien pensants ont imprimé avec horreur : — « Cantonnet, un gambettiste ; Cantonnet, un révolutionnaire ; Cantonnet, un athée ; Cantonnet, un rouge ! Maudit Cantonnet ! »

Nous vous le dirons tout net, M. Cantonnet, nous sommes loin de partager cette animadversion pour votre acte de naissance.

Tous les préfets du 4 septembre n'étaient pas bons, mais tous n'étaient pas mauvais : le 4 septembre n'est pas, que nous sachions, un péché originel, et si, comme on le dit, vous avez administré intelligemment pendant cette époque fiévreuse et troublée, M. Cantonnet, nous vous en ferons notre sincère compliment, — attendu que cela n'était point commode.

Croyez, du reste, M. Cantonnet, qu'à Lyon votre intelligence ne sera pas de trop et que vous trouverez largement et fréquemment l'occasion de l'employer.

— J'aimerais mieux être préfet de l'enfer que préfet du Rhône, s'écriait dernièrement Me Clément Laurier dans un procès célèbre.

Mais M. Laurier était avocat, et vous, vous êtes avoué, M. Cantonnet, ce qui est bien différent.

La préfecture du Rhône n'est point un enfer, mais simplement un purgatoire : or, vous savez, M. Cantonnet, qu'on se tire du purgatoire.

Ne vous effrayez donc pas trop, M. Cantonnet, et ne prenez pas vos futurs administrés pour plus diables qu'ils ne sont.

En arrivant à Lyon, M. Cantonnet, vous allez trouver trois partis distincts.

1o Une majorité notable de républicains dont quelques uns fort accentués, plus accentués peut-être qu'il ne serait nécessaire.

2o Un nombre assez considérable d'indécis, d'hésitants, de flottants, sans opinion bien arrêtée, et qui, sous la qualification vague et élastique de conservateurs libéraux et d'amis de l'ordre, balancent entre la monarchie et la République, un peu comme l'âne que vous savez entre ses deux râteliers : — ceci, sans comparaison, bien entendu.

3o Enfin, une faction ardente et déterminée de légitimistes cléricaux qui s'efforcent de suppléer à leur petit nombre par l'agitation à laquelle ils se livrent et par le bruit qu'ils font.

Entre ces trois numéros, M. Cantonnet, vous n'avez pas à hésiter une minute.

Vous êtes républicain, ce qui vous mettra vite en communion d'idées avec le n° 1.

Il vous sera facile de gagner le n° 2, M. Cantonnet, en prouvant que la République garantit l'ordre, le travail et tous les intérêts légitimes, aussi bien et mieux que n'importe quelle monarchie.

Quant au n° 3, ne vous en occupez pas, M. Cantonnet, ce serait peine perdue. Ces messieurs sont incorrigibles et autant vaut les laisser croupir dans leur bétitier dont ils ont fait un marais.

Et maintenant, M. Cantonnet, à titre de considérations générales, n'oubliez pas qu'un bon administrateur parle peu, écrit moins,

et qu'il n'est pas absolument nécessaire qu'il fasse une proclamation au débotté.

Bonsoir, M. Cantonnet !

H. P.

Le nouveau schako de l'infanterie.

Enfin, le voilà !

Le nouveau schako dont le besoin se faisait si généralement sentir, a fait son apparition sur la tête de nos lignards.

Les vœux de l'opinion publique et de l'armée sont exaucés.

Aujourd'hui, nous pouvons le dire avec orgueil, grâce à cette coiffure, notre réorganisation militaire est achevée.

Nous autres Français, nous ne savons pas attendre, nous sommes toujours pressés, et sans nous rendre compte des difficultés, des tâtonnements, des études profondes, indispensables pour mener à bien cette importante réforme de la coiffure, nous étions sans cesse à nous écrier :

« Mon Dieu, pourquoi l'infanterie n'a-t-elle pas de schako ? »

« Si au moins l'infanterie avait un schako, combien nous serions plus sûrs de l'armée, et comme la revanche paraîtrait proche ! »

Pendant ce temps-là, on travaillait au ministère de la guerre, les bureaux d'équipement étaient sur les dents, le ministre ne dormait pas, M. Thiers paraissait inquiet.

Maintenant, tout est sauvé !

L'infanterie a son schako et M. Thiers peut se livrer tout entier aux canons de 4 et aux canons de 7.

Il ne faut pas hésiter à le proclamer, ce schako est l'événement militaire le plus important qui se soit produit dans le monde depuis la guerre. Et tandis que les journaux s'évertuent à chercher des prétextes à l'entrevue des trois empereurs à Berlin, il est avéré aujourd'hui que seule, la nouvelle de l'apparition du nouveau schako motive ces visites entre souverains. Ce schako leur fait peur !

Certes, nous sommes accoutumés en France aux changements d'uniformes et de coiffures. Nous en avons vu de toutes les formes et de toutes les couleurs. Mais il était donné au gouvernement actuel de surpasser en cela tous ses prédécesseurs.

Il était permis de penser qu'on se jetterait dans les sentiers battus, qu'on opérerait seulement quelques réformes nouvelles qu'on adopterait un couvre-chef déjà admis dans d'autres armées. Mais nous le démontrons sincèrement aux esprits les plus clairvoyants, ont-ils jamais rêvé un schako pareil à celui qui pare actuellement notre infanterie ? Evidemment non.

Le nouveau schako est le modèle du genre, la perfection atteinte, le nec plus ultra des schakos passés, présents et futurs.

D'abord, sa forme extraordinaire le met à l'abri de la contrefaçon, même de l'imitation et nous nous réjouissons à la pensée que si les autres nations nous chipent notre chapepot ou nos mitrail-

leuses, jamais, jamais elles ne prendront notre schako.

Ensuite son ampleur, sa profondeur, sa coupe et son élévation en font un objet d'une incontestable utilité pour le soldat. En effet, on a calculé que 4 pains de munition, 18 rations d'eau-de-vie, 2 paires de souliers et du tabac à chiquer pour trois mois peuvent facilement y être introduits sans gêner le meindrement les allures de l'homme.

Une demi-douzaine de ces schakos assemblés devient aisément une tente-abri pour un peloton.

On les transforme également en marmites, garde-manger, tables, vases de cuisine et autres sièges, en un mot ils sont appelés à rendre en campagne des services signalés.

Quant à la visière, ses proportions géométriques ont un cachet gigantesque qui n'a échappé à personne ne.

Elle peut garantir non-seulement le soldat, mais encore son fournisseur, son armement et une prolonge d'artillerie au besoin.

Avec de telles visières, nous pouvons affirmer que notre armée n'aura pas froid aux yeux.

Enfin, le nouveau schako possède un dernier avantage auquel on n'avait pas songé jusqu'à ce jour, et dont la portée morale sera comprise de tout le monde.

Il garantit en quelque sorte la vertu du soldat.

On sait que la galanterie est un des apanages du troupière français.

Les coeurs de nos bonnes d'enfants et de nos cuisinières résistent difficilement aux charmes extérieurs de l'armée.

Le nouveau schako sera le paratonnerre de ces coups de foudre.

Aujourd'hui, si une seule personne de cette intéressante classe de la société se laisse séduire par un militaire orné de sa nouvelle-coiffure, c'est que vraiment le mal est sans remède et qu'il faudra désespérer de l'honnêteté du sexe faible auquel nous devons nos consommés et nos beefsteaks aux pommes.

A. M.

Casus Belli !

Quel taon a piqué le Sultan

Et quel vent t'agite, ô Bisphore ?

Las ! notre ambassadeur s'étant,

Etant las, — assis, — le Sultan

Trouvant un tel acte insultant,

A pris feu comme du phosphore !

Quel taon a piqué le Sultan

Et quel vent t'agite, ô Bisphore ?

De Constantinople à Suez

Contre De Vogué l'on murmure ;

Or, conçoit-on, dit Gil Pérez,

Qu'à Constantinople et Suez,

C'est à dire au pays des fez,

S'asseoir soit un acte hors nature !

De Constantinople à Suez

Contre De Vogué l'on murmure.

ensemble d'exécutants qui, du reste, connaissent à fond leur répertoire composé exclusivement de l'air de la *Reine Hortense* et de *Veillons au salut de l'Empire* !

Le Banquet.

Le temps s'écoulait rapidement au milieu de ces distractions aussi ingénieuses que variées, et quand vint l'heure de se mettre à table, les convives ne purent retenir cette exclamation : *Déjà !* car leur appétit était tempéré par le regret de voir finir ce beau jour.

Nous ne décrivons pas le menu du banquet qui ressemblait à tous les menus, sauf quelques plats ou boissons de circonstances commandés exprès.

Ainsi, MM. de Villemessant et Vitu ne burent que du lait tout le temps du repas.

Le maréchal Bazaine se fit confectonner spécialement un plat de saucisses aux pois.

M. Rouher s'obstina à ne manger que du pain amer de l'exil.

Et le général Fleury faillit prendre une indigestion de pieds de veau, en souvenir sans doute de ses anciennes connaissances.

Dire si on but, si on toasta, à quelles santés, à quelles espérances, à quels appointements !

On le comprend de reste, sans que nous ayons besoin de reproduire ces vœux politiques échos entre la poire et le fromage.

Au dessert, quoique les choses se fassent pas si très-convenablement, quelques uns des convives étaient en proie à cette somnolence qui suit les repas copieux et les conversations trop animées.

Le maréchal Bazaine se laissait aller sur l'épaule de son voisin Canrobert en murmurant ces mots incohérents : *Frédéric Charles, c'est ça, c'est ça...*

Moi, je suis de l'avis d'About
Qui, notre Ambassadeur, approuve :
Il fallait au grand marabout
Montrer, — comme le dit About, —
Que la France est encore debout.
En s'asseyant, on le lui prouve.
Moi, je suis de l'avis d'About
Qui, notre ambassadeur, approuve.

Cet acte de virilité
Rendit maint eunuque tout pâle,
Et le fait est qu'en vérité
C'est acte de virilité
Que s'asseoir sans formalité
Dans un palais où l'on empale.
Cet acte de virilité
Rendit maint eunuque tout pâle.

Ça ! Messieurs les Turcs, vous avez
Poignet de fer mais cœur de liège.
Sébastopol, vous le savez,
Du naufrage vous a sauvés,
Et justement vous vous levez
Contre nous à propos de siège !
Vrai, Messieurs les Turcs, vous avez
La mémoire et le cœur de liège.

Dernières nouvelles

On lit dans l'*Echo de Pestum*,
Au bulletin télégraphique :
« Le Grand-Turc voulait, par Mahom !
Envoyer un ultimatum,
Mais la France inflige un pensum
A son agent impolitique. »
Sauvés ! Gloria ! Te Deum !
Vive Thiers et la République !

NOUVELLES

— A l'occasion du 15 août, M. le ministre de la guerre vient d'octroyer la médaille militaire à l'artilleur de première classe, Thiers (Adolphe), en garnison à Trouville. 45 campagnes, pas de blessures, sinon à l'amour propre.

— A l'occasion du 15 août, sur la proposition du général de Cissey, le président de la République vient de nommer commandeur de la Légion d'honneur M. de Kératry, ex-préfet des Bouches-du-Rhône, pour sa magnifique retraite en rase campagne.

— A l'occasion du 15 août, sur la proposition du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, le chef du pouvoir exécutif vient de conférer le grand cordon de la Légion d'honneur à l'inventeur de la gracieuse, élégante et commode coiffure dont notre infanterie vient d'être comblée.

— Le même inventeur a reçu des commandes importantes de la part des gouverne-

Le maréchal Lebœuf récitait indéfiniment le verbe : Je suis prêt, tu es prêt, il est prêt, nous sommes prêts....

Et l'ex-préfet Janvier de la Motte cherchait à expliquer à son voisin Jérôme David la théorie des virements, en décrivant des ronds dans son assiette.

Epilogue

Il était minuit.

Les bougies des candélabres coulaient pitoyablement sur leurs bobèches, les lampions à bout de soufflet répandaient plus qu'une lueur folle, pâlotte et vacillante.

Un homme se leva du milieu de cette pénombre, enfila le corridor, descendit l'escalier et se rendit au bureau de télégraphe voisin où il griffonna cette dépêche :

« Napoléon. — Chislehurst.

« Aujourd'hui célébré pompeusement le 15 août à Paris. — Musique, illumination, spectacles. — Enthousiasme indescriptible. — Concours immense de population ; — nous étions au moins quarante bonapartistes dans une salle de café.

« Signé Rouher. »

Quand l'homme remonta, les lampions avaient fini de brûler, et les bougies ne coulaient plus : — elles étaient éteintes !

L. LERMAIP.

— Comment entendraient-ils puisque l'armée impériale est morte !

Tous se retourneraient avec un haut le corps pour découvrir l'intrus qui jetait cette note foudroyante au milieu de l'allégresse générale.

Toutes les bouches étaient muettes.

— Bah, ce n'est qu'un bruit de la rue, dit M. Rouher en manière de consolation.

Représentation gratuite.

Le succès négatif de la revue avait jeté un froid. Heureusement, la représentation gratuite vint faire diversion et ramena l'entrain près de s'éteindre.

Le spectacle se composait d'une pièce tragico-comique dont nous ne donnerons pas l'analyse qui serait un peu longue, mais il nous suffira d'indiquer les principaux rôles pour qu'on puisse se faire une idée exacte de l'intérêt qu'elle présentait.

Capitaine Fracasse. — Paul de Cassagnac.

Jocrisse. — Le maréchal Lebœuf.

Traître. — Le maréchal Bazaine.

Inutilité. — Le maréchal Canrobert.

Personnage invisible. — Le général Froissard.

Les rôles étaient parfaitement sus, chaque artiste était entré littéralement dans la peau de son personnage et la pièce fut enlevée avec d'autant plus d'entrain et de brio que les acteurs jouaient au naturel.

Indépendamment du spectacle principal, diverses baraques de saltimbanques s'élevaient ébaïties dans les coins.

L'Homme-Canon, par M. Eugène Rouher.

L'ancien président du Sénat, revêtu d'un simple caleçon de bain, enlevait à bras tendu les vingt-deux mille canons garnissant les arxenaux de l'empire. Il lui suffisait pour cela de soulever une

feuille de papier portant en tête : *Etats officiels*, et en bas un cachet bien avec une signature illisible.

La *saut de carpe* exécuté par M. J.-J. Weiss, de l'Ecole normale.

Ce jeune acrobate d'une agilité surprenante se couchait sur une table où l'on avait étendu préalablement plusieurs journaux intimes : *Le Journal des Débats*, *Le Courrier de France*, *Le Journal de Paris*, *Paris-Journal*.

Puis, sans le secours d'aucun tremplin, grâce à la seule souplesse de son échine, il sautait subitement de l'un à l'autre journal sans effleurer les bords ni froisser le papier.

Cet exercice fort remarquable était exécuté par un artiste des plus distingués répétés, accompagnés d'une pluie de gros sous.

Orchestre en plein vent.

Il était dit que rien ne manquerait à la solennité et que, du soir au matin, la joie succéderait à la gaieté.

Après le drame la musique.

Le nombre restreint des exécutants n'avait permis d'organiser qu'un seul orchestre, mais quel orchestre et quels solistes !

Violon. — M. Pétri.

Mirliton. — Le poète B. Lament.

Guitarrada. — M. Saint-Valry de la Patrie.

Basson. — Le maréchal Canrobert.

Orgue de Barbarie. — M. Clément Duvernois, à cause de ses changements d'air.

Chapeau-canoë. — Le général Pallikao, bien entendu.

Grosse caisse. — M. Rouher.

On doit juger par cette énumération sommaire de la perfection qu'on pouvait attendre d'un pareil

